

photographie

Bernard Plossu : « Une image réussie, c'est de la magie »

l'essentiel Bernard Plossu et Françoise Nuñez exposent à la librairie et à la galerie Ombres Blanches, à Toulouse, jusqu'au 27 février. Une tendre escapade photographique aux côtés d'un couple qui a toujours pris le temps de vivre et de voyager.

Bernard Plossu le dit encore avec une émotion immédiatement perceptible : « Françoise et moi, cela fait 40 ans... » La suite reste en suspens alors on reprend pour lui : 40 ans d'amour et de balades, 40 ans, deux enfants et plein de découvertes partagées. Françoise, c'est Françoise Nuñez. Elle est Toulousaine – et photographe comme lui. L'exposition « Modus Vivendi » les réunit en 120 images, toutes d'un noir et blanc cassant, jamais fracassant, au plus près des gens, au Mexique, en Inde, en Italie. Bernard Plossu raconte cette histoire belle comme un conte.

Parlez-nous de votre rencontre avec Françoise Nuñez...

C'était lors d'un pique-nique chez Jean Dieuzaide, à la campagne. Françoise était en stage chez le grand photographe toulousain. Elle apprenait le tirage auprès de Théo Caddau, un très grand tireur, on ne le dira jamais assez. Moi, j'étais venu avec plusieurs copains. Quand j'ai vu Françoise, cela a été plus fort que moi : j'ai su dans l'instant qu'elle était la femme de mon destin. Je vivais alors au Nouveau-Mexique. Sachant que je ne la reverrai pas de sitôt, je me suis déclaré tout de suite.

Photographiquement, qu'est-ce qui vous lie à votre femme ?

Le 50 mm ! Comme moi, elle n'utilise que cet objectif (*le plus standard, censé représenter ce que voit l'œil humain, NDLR*). Avant cela, j'avais beaucoup déconné. Dans les années 60 et 70, je travaillais beaucoup pour la presse voyage, les magazines d'UTA, du Diner's Club... etc. Je m'en donnais à cœur joie avec le grand-angle pour les paysages ou, à l'inverse les téléobjectifs pour les portraits. Et du côté des couleurs, ça éclatait de partout.

Comment considérez-vous votre activité ?

J'étais photographe, je répondais aux commandes, j'obéissais du mieux possible à un cahier des charges. Je me plaçais dans la lignée de reporters comme Edouard Boubat ou Marc Garanger. Je n'ai jamais pratiqué ce métier pour obtenir une reconnaissance artistique. Aujourd'hui, la photographie est un exercice ambigu. Beaucoup de jeunes font des écoles (moi, je n'ai même pas le bac !) et veulent devenir des artistes tout de suite. Etre artiste, ça ne se dit pas.

Comment êtes-vous passé à ce noir et blanc, délicat, qui joue avec le flou, qui vous caractérise tant ?



Bernard Plossu devant ses portraits de Françoise Nuñez et de leurs enfants. / Photo DDM, Michel Viala



Une image emblématique du « Voyage mexicain ». / Photo Bernard Plossu

Lors des reportages, j'ai fini par prendre aussi un Nikkormat 50 mm doté de pellicules noir et blanc. Je me disais : cela ne servira jamais. En fait, avec le temps, ce sont ces photos-là qui sont restées.

« Quand j'ai vu Françoise, j'ai su qu'elle était la femme de mon destin. »

« Vous publiez beaucoup de livres. Pourquoi comptent-ils autant pour vous ? »

Je me considère comme un auteur-photographe, un écrivain en images. Question de génération sans doute : j'ai été constitué par la littérature. Je me suis toujours beaucoup plus intéressé aux livres qu'aux expositions. Un critique a cru me massacrer en qualifiant ma photographie de « feuilletonnesque » tellement je sortais de livres. Je n'ai pas mal pris sa pique ; c'est même le plus beau compliment qu'on pouvait me faire !

A Toulouse, on peut notamment voir quelques images d'un « Voyage mexicain » réalisé en 1965 et 1966 et dont le livre, publié en 1979, est devenu quasi mythe...

Je n'avais aucune idée que ce carnet de voyage allait devenir si important. J'étais très inspiré par le cinéma de la Nouvelle vague, pas par la photographie, et surtout pas par Henri Cartier-Bresson, que

je ne connaissais pas alors. Nous étions juste une bande de copains en balade. Et je ne me suis jamais considéré comme le porte-parole d'une époque.

Photographe voyageur, vous êtes aussi un photographe de famille...

Les enfants grandissant, il a fallu qu'on devienne sédentaires, d'abord en Espagne puis près de Marseille. Tant qu'ils étaient petits, les parents de Françoise les gardaient, à Toulouse. Nous partions alors en Turquie, en Inde. Ensuite, nous les avons pris avec nous, en résidence en Italie, à Lipari. J'ai donc beaucoup photographié les enfants, oui. Au quotidien. Avec le 50 mm, c'est pas compliqué, tu peux rien rater.

Pourquoi ces images de bonheurs simples échappent-elles au banal ?

Je reprendrais la formule de Boubat : image = magie quand elle est vraiment réussie. C'est tellement difficile d'expliquer les choses autrement. J'y ajouterai quand même le mot anglais *Understatement*, pas évident à traduire. L'idée est de dire les choses sans les charger. Dans ce registre, Jean Echenoz est le plus grand photographe français dans sa manière d'observer. Je le lui ai dit ; il a été surpris.

Propos recueillis par Jean-Marc Le Scouarnec

Exposition Plossu-Nuñez « Modus Vivendi », jusqu'au 27 février à Ombres Blanches (50, rue Gambetta, 3 et 7, rue Mirepoix). Gratuit. Livres et tirages en vente sur place.

le chiffre

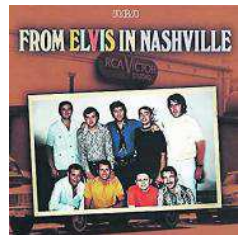
14

AUTEURS > Pour enfants à la Renaissance. La 19^e édition du Festival du Livre de Jeunesse n'aura pas lieu comme d'habitude à Saint-Orens. La manifestation se réinvente avec une nouvelle formule adaptée à la situation sanitaire. 14 auteurs seront présents à la librairie de la Renaissance, qui sera exceptionnellement ouverte tout le week-end du 30 et 31 janvier pour dédicacer (bien espacés dans le temps et dans l'espace !) leurs ouvrages. Le samedi, on pourra rencontrer Florence Hinckel, Alex Coussou, Philippe Nessmann, Joanna Concejó, Henri Meunier, Sylvie Deshors, Régis Lejonc et Laurent Moreau. Le dimanche, se succéderont Audrey Calleja, Romain Bernard, Gaël Aymon, Anne Brouillard, Ghislaine Roman et Clémence Sabbagh.

l'album du jour

Elvis, pop et country

La compilation « From Elvis in Nashville », nous raconte, sous la forme d'un double vinyle, une étape essentielle dans la carrière d'Elvis Presley. En juin 1970, le chanteur enregistre 5 sessions nocturnes à Nashville (complétées par une dernière en septembre). A ses côtés, un nouveau groupe, moins « traditionnel » que le précédent, invité à épouser une méthode de travail inhabituelle, à savoir très démocratique, « privilégiant la sensibilité à la perfection », loin de l'image autoritaire qu'on pouvait se faire d'un star de ce calibre. A l'époque, Elvis vend moins. Il cherche à se renouveler et à interpréter un répertoire plus « adulte ». Et c'est ainsi qu'il se fait plus pop, sollicitant des auteurs et compositeurs anglais et reprenant des tubes de Simon & Garfunkel (« Bridge over troubled water ») ou Dusty Springfield (« You don't have to say you love me »), deux ballades à tomber. En 1970, Elvis, s'il commence à grossir, chante mieux que jamais. Ce qui lui permet d'évoluer avec aisance d'un style à l'autre sans jamais renier le rock'n'roll (« Whole lot-ta-shakin' goin' on ») ou la country (« There goes my everything ») et de nous charmer de sa belle voix grave.



« From Elvis in Nashville », d'Elvis Presley (RCA/Legacy).

le film du jour

« Ariane » se joue des convenances et des clichés



Gary Cooper et Audrey Hepburn dans « Ariane ». / Photo DR

L'histoire d'« Ariane » a de quoi défriser les femmes d'aujourd'hui : en 1957, une petite parisienne toute fraîche (Audrey Hepburn, éternellement juvénile) tombe sous le charme d'un séducteur américain dont les principaux attraits sont qu'il réside au Ritz quand il vient en France (sinon c'est Biarritz, Deauville ou la Riviera – la vie de palace, *quôda*) et qu'il est joué par Gary Cooper... Adepte des histoires à rebrousse-poil des convenances, Billy Wilder et son scénariste L. A. L. Diamond se régalaient visiblement à inverser les rôles car c'est la jeune fille qui s'acharne, pas le mâle vieillissant. Dans un Paris de carte postale, traversé par un Maurice Chevalier plus Titi qui jamais en détective privé (et papa d'Audrey), les cœurs battent la chamade, rythmés par un quatuor tzigane omniprésent. Et hilarant. Dans un film à la fois chic et élégant et résolument anticonformiste.

Billy Wilder à la plage

Parmi les compléments du Blu-Ray, il en est un qu'il ne faut pas manquer, signé Annie Tresgot et Michel Ciment. En 1980, la réalisatrice et le journaliste ont longuement interviewé Wilder, à Los Angeles, dans son bureau (où apparaissent aussi Jack Lemmon et Walter Matthau) et son appartement et à Malibu, dans sa maison en bord de mer. En 56 minutes, cet « Homme à 60 % parfait » raconte sa vie avec l'humour acerbe qu'on lui connaît. Un beau moment complexe et revigorant.

« Ariane », de Billy Wilder (Blu-Ray et coffret Carlotta).